

démographie et destin des sous-populations

Colloque de Liège (21-23 septembre 1981)



ASSOCIATION INTERNATIONALE DES DÉMOGRAPHES DE LANGUE FRANÇAISE

AIDELF

AIDELF. 1983. Démographie et destin des sous-populations - Actes du colloque de Liège, septembre 1981,
Association internationale des démographes de langue française, ISBN : 2-7332-7004-4, 452 pages.

LES CHIPAYAS, UNE SOUS-POPULATION BOLIVIENNE

HECTOR GUTIERREZ ET MARINA LUZ URQUIETA

(INED, France)

Les Chipayas actuels constituent un groupe indigène composé d'environ 1 200 individus qui habitent sur les hauts plateaux des Andes. Ils occupent un village, Santa Ana de Chipaya, situé à une altitude de 3 800 mètres, au sud-ouest de l'Altiplano bolivien, au bord du lac salé Coipasa (voir carte 1).

Descendants des anciens Urus, ils constituent comme eux, "une véritable énigme à la fois historique et ethnologique" /1/*.

Au pied du volcan Sabaya, où le sable du désert de Carangas se mélange au sel des salines de Coipasa, au coeur d'une des régions les plus inhospitalières de l'Altiplano, les Chipayas sont parvenus à survivre dans des conditions très précaires. Ici la végétation est pauvre et s'apparente à celle des steppes. "Le sel, le froid, le vent et l'altitude : le bout du monde où sont refoulés les Chipayas semble réunir toutes les disgrâces, et placer l'homme aux limites de ses possibilités de survie" /2/.

Paradoxalement ces conditions extrêmement défavorables ont permis la survie du groupe. Grâce à l'isolement géographique strict, à l'endogamie presque absolue, à l'adaptation exceptionnelle à un milieu naturel hostile, les Chipayas constituent un microfoyer qui rend difficile tout métissage. Leur acculturation a été faible et ils ont été capables de résister aux pressions qui s'exerçaient sur eux et de maintenir, par l'intermédiaire de leur organisation sociale et de leur culture propre, le sentiment et la représentation de leur singulière identité.

Comment et par quels mécanismes ont-ils pu résister aux vagues des différents envahisseurs, tandis que d'autres groupes, tôt ou tard, disparaissaient dans le choc, par métissage, acculturation, mort, désorganisation sociale ou perte du désir de vivre ?

Quelle est l'inspiration sacrée dans leur système qui leur a donné le souffle pour résister ?

Arriveront-ils à maintenir leur identité ou bien seront-ils condamnés à disparaître par un processus de métissage, d'acculturation ou autres ?

I. SOURCES D'INFORMATION

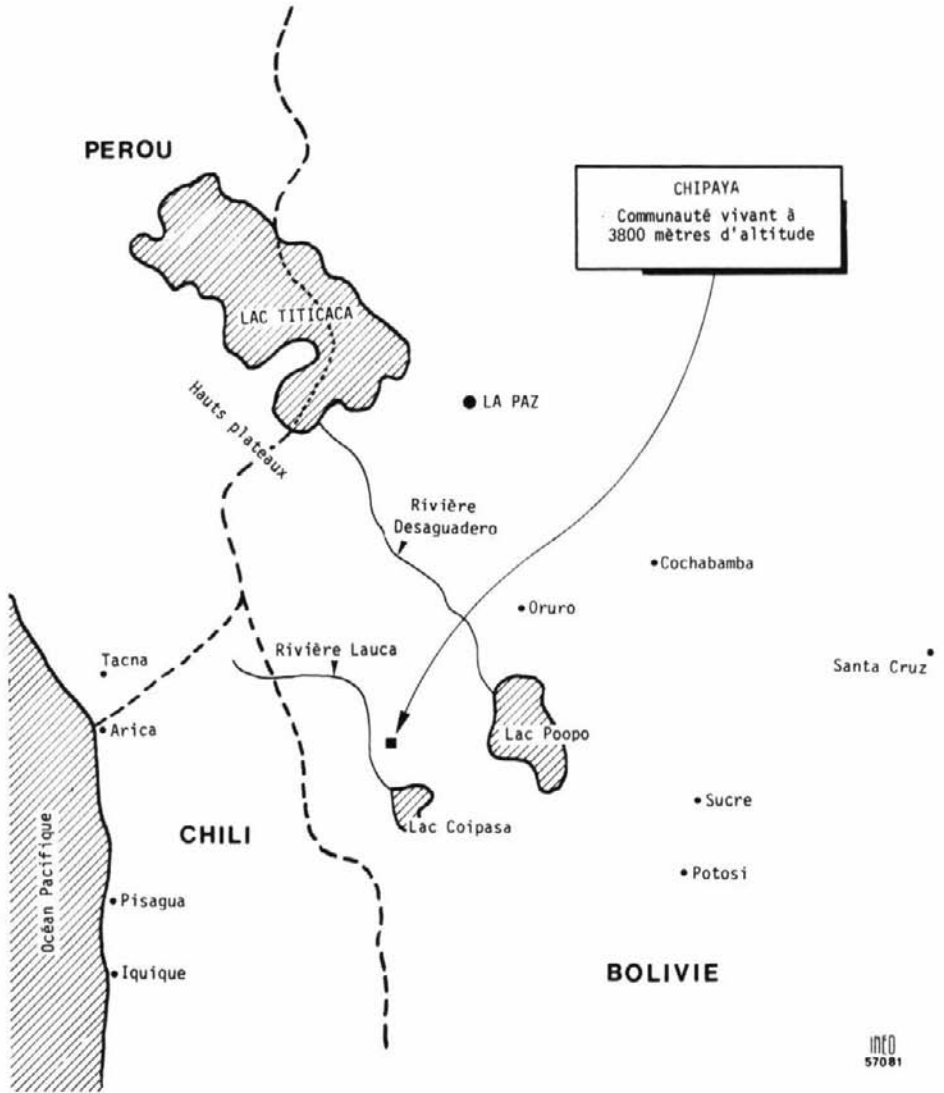
Nous ne disposons pas de dénombrements de la population Chipaya au moment de la conquête espagnole (depuis 1538) et plus loin dans le passé, son histoire se confond avec les récits dont on dispose sur leurs ancêtres, les anciens Urus.

Mais à partir de la colonisation il existe quelques sources de données qui se prêtent à l'étude des caractéristiques démographiques.

* Les références entre crochets renvoient à la bibliographie ci-après.

CARTE 1
Localisation des Chipayas

100 km



Les autorités espagnoles pour des objectifs fiscaux, militaires et administratifs, et l'Eglise à des fins religieuses et d'évangélisation, avaient intérêt à avoir un contrôle sur la population autochtone. Les objectifs matériels des conquérants, avides de richesses, trouvaient une justification morale dans l'expansion du christianisme.

Les Espagnols imposèrent un système de tributs à toute la population indigène. En principe tout homme de 18 à 50 ans devait payer un tribut fixe en tant que vassal du roi. Les limites d'âge, les taux à payer et les exemptions pouvaient varier selon la région. Par conséquent, si on veut calculer la population totale à partir des listes nominatives de tributaires, il faudra ajouter au nombre total des contribuables l'ensemble des femmes et la population masculine de moins de 18 et de plus de 50 ans. Mais, quand les documents fournissent le chiffre de la population totale ainsi que celui des tributaires, la division du premier par le second donne pour le Pérou au XVI^e siècle des taux qui varient entre 4 et 6. Sur cette base, plusieurs auteurs ont multiplié le nombre de tributaires par le coefficient 5 pour obtenir une estimation de la population totale.

Dans d'autres occasions les "Visiteurs" nommés par les autorités faisaient de véritables recensements.

L'Eglise Catholique, dans son Premier Concile provincial célébré au Mexique en 1555, ordonna aux curés d'enregistrer les mariages et baptêmes de la population espagnole et indigène. En 1585, le Troisième Concile ajouta les confirmations et les décès aux registres obligatoires, que devaient tenir les prêtres.

Dans le Haut-Pérou, la Bolivie actuelle, les Visiteurs comparaient quelquefois les listes de tributaires aux registres paroissiaux pour essayer de trouver des omissions.

II. DONNEES DISPONIBLES POUR LES CHIPAYAS

On admet que le village Santa Ana de Chipaya date de l'époque des "reducciones" (1575), c'est-à-dire de celle où les Espagnols ont concentré la population autochtone dans des territoires fixes pour faciliter leur contrôle.

En 1683, le recensement ordonné par le duc de La Palata donne un nombre total de 267 Chipayas. D'après les données disponibles, leur nombre a augmenté légèrement au XVIII^e siècle et aurait oscillé entre 300 et 350 personnes pendant le XIX^e siècle. Mais c'est au cours du siècle actuel que l'accroissement a été notable, surtout après une véritable révolution agraire qui leur a permis d'utiliser les eaux de la rivière Lauca pour faire des cultures et pratiquer l'élevage des porcs. On dispose d'un dénombrement pour 1974 qui donne un total de 880 personnes.

Les registres paroissiaux remontent à 1771, deux siècles après l'établissement du village.

Enfin l'état civil a été établi à partir de 1953 et l'Institut Bolivien de Statistique a effectué en 1976 un recensement de la population qui nous fournira des données beaucoup plus précises.

Les ethnologues Nathan Wachtel et Gilles Rivière ont recueilli sur place, au moyen de microfilms et d'enregistrements sur cassettes, les actes de ma-

riages, baptêmes et décès, des registres paroissiaux pour les années qui figurent au tableau suivant :

ANNEES POUR LESQUELLES ON DISPOSE DE REGISTRES

Siècles	Mariages	Baptêmes	Décès
XVIIIe	1771-1797	-	-
XIXe	1816-1824	1816-1822	1816-1832
	1832-1858	1825-1844	1834-1840
	1864-1899	1846-1863	1849-1851
		1865-1899	1860
			1872-1878
		1886-1887	
		1889-1891	
XXe	1900-1952	1900-1952	1915-1917
			1926
			1928-1929

Ils ont dépouillé les mariages, naissances et décès de l'état civil qui est presque sans lacunes de 1953 à 1975.

III. LEURS ANCETRES

Dans le continent américain existent des niches écologiques d'une extraordinaire variété, où se sont développées depuis les temps les plus reculés des civilisations très diverses.

Les populations amérindiennes des Andes constituaient dans le passé une mosaïque de cultures et d'ethnies. Et, bien que toutes aient subi la colonisation, d'abord inca (XVe siècle) et ensuite espagnole (à partir de la première moitié du XVIe siècle) elles n'ont pas été également métissées ni acculturées. Tel est le cas des Chipayas, groupe appartenant à l'ancienne ethnie uru, qui, rejetés dans une région particulièrement aride, ont conservé un patrimoine génétique stable en raison de leur endogamie et de leur culture traditionnelle originale.

Selon quelques américanistes, les Urus sont un des groupes qui descendent des paléo-amérindiens, c'est-à-dire des premiers habitants de cette région, dont le peuplement remonte à plusieurs dizaines de milliers d'années /3/.

D'après une image traditionnelle, léguée par les chroniqueurs (des XVI^e et XVII^e siècles) et reprise par les voyageurs et les ethnologues (du XVIII^e siècle), les Urus étaient des Indiens grossiers, barbares, en un mot "primitifs", qui différaient de toutes les autres populations andines /4/.

Au XVI^e siècle les Urus se concentraient dans une vaste région, au sud-ouest de la Bolivie actuelle et au nord du Chili, au bord de nombreuses rivières (Azangaro, Desaguadero, Lacajahuisa) et lacs (Titicaca, Poopo, Coipasa).

On estime qu'à cette époque-là, ils constituaient le quart de la population indigène de cette région.

Ils formaient une population très ancienne dans ces contrées, antérieure à celle des Aymaras qui les auraient ensuite refoulés vers les zones les plus inhospitalières.

A la fin du XVI^e siècle, on calcule, d'après le recensement de tributaires réalisé par Francisco de Toledo (1573-1575), que la population indigène atteignait 350 000 et les Urus étaient environ 85 000, c'est-à-dire presque le quart de la population autochtone. Un siècle plus tard, d'après le nombre de tributaires recensés par le duc de La Palata (1683-1685), le nombre d'indiens était tombé à 158 000, dont 6 000 Urus, soit une réduction de plus de la moitié pour le total et supérieure à 92 % pour les Urus. La proportion des Urus dans la population indienne avait beaucoup baissé (24 % en 1574 à 4 % en 1684).

Il ne reste aujourd'hui guère plus de 2 000 Urus, répartis en 4 ou 5 groupes isolés les uns des autres : les Chipayas, au bord du lac Coipasa, au nombre d'environ 1 200 ; les Moratos, au bord du lac Poopo, environ 500 ; les Iru-Itus, au bord de la rivière Desaguadero, environ 130, et d'autres groupes sur la rive péruvienne du lac Titicaca.

On a élaboré diverses hypothèses pour expliquer la baisse de la population indigène :

- a) pertes de guerre, dues à un affrontement inégal entre armes à feu des conquérants et lances et flèches des aborigènes ;
- b) désorganisation économique et sociale de la société indigène, par suite de la conquête ;
- c) les épidémies que les conquérants apportèrent avec eux et contre lesquelles les Amérindiens n'étaient pas immunisés ;
- d) tributs et prestations de travail dans les mines ou dans les "encomiendas" (1), c'est-à-dire travail forcé dans des conditions inhumaines ;

(1) Les "Mercedes Reales" étaient un privilège du roi, qui lui permettait d'assigner les "encomiendas", c'est-à-dire de grandes étendues de terres (les Indiens inclus) aux hauts fonctionnaires pour les services prêtés à la couronne.

e) enfin, découragement de vivre qui allait jusqu'à pousser les Indiens à des suicides collectifs.

En plus de tous ces facteurs, il y a eu chez les Urus un processus d'acculturation et de métissage interne au monde andin, provoqué par les contacts avec la population aymara qui les entourait.

IV. CARACTERES ANTHROPOMETRIQUES ET HEMOTYPOLOGIQUES

Metraux /5/ et Vellard /6/, ont trouvé que les Chipayas avaient des caractéristiques morphologiques sui generis, différentes de celles des autres communautés amérindiennes des Andes. Entre autres, une taille plus petite, un teint plus sombre et la dolichocéphalie. Ils se rapprochent du rameau uru, dont les traits archaïques ont déjà été signalés.

Récemment, à partir des années 1960, de nombreuses enquêtes hémotypologiques ont été entreprises sur les populations amérindiennes et bien que les données morphologiques ne soient pas strictement superposables aux données de l'hémotypologie, ces dernières ont confirmé en général une certaine identité biologique du groupe Chipaya.

Une première étude hémotypologique sur les Chipayas fut tentée en 1964 par Suarez Morales et ses collaborateurs /7/.

A partir de 1969, c'est le Centre d'Hémotypologie de Toulouse qui a continué les recherches /8/.

Possédant une structure génétique plus simple et une remarquable homogénéité sérologique, ces Indiens offrent un polymorphisme très bas. Cette homogénéité se traduit, en particulier, par l'absence des facteurs A et B, dans le système ABO (fréquence de 100 % du gène O). Ce phénomène n'avait pas encore été observé dans une population amérindienne. Il s'agit d'une population biologiquement isolée, présentant une homogénéité génétique très remarquable qui n'a jamais été rencontrée à un degré aussi poussé dans aucune autre population mondiale.

La répartition des phénotypes Rhésus présente, elle aussi, des singularités. Ils offrent une fréquence très élevée du chromosome RZ (CDE), la plus haute sans doute constatée dans le monde, puisqu'elle atteint près de 25 %.

La très grande homogénéité de ces caractères, constatée aussi pour les autres systèmes érythrocytaires, est une preuve supplémentaire de l'endogamie et d'une évolution originale et ancienne.

V. LEUR LANGUE

A l'époque de l'empire Inca, la langue puquina était la troisième langue officielle de l'empire. A l'arrivée des Espagnols, il y avait trois langues officiellement reconnues : le quechua, langue de l'Inca, l'aymara et le puquina.

A l'heure actuelle cette dernière langue s'est diversifiée en deux branches :

a) celle que parlent les Urus, sous une forme mêlée d'aymara et d'esp-

gnol ;

b) celle que parlent les Chipayas.

Si les facteurs écologiques protégeaient les Chipayas des incursions étrangères, il y avait des facteurs sociaux qui, appuyés sur la tradition, leur permettaient d'affirmer leur différence, de conserver leur identité et d'empêcher leur assimilation par d'autres groupes.

Parmi les déterminants culturels qui dressaient une barrière presque infranchissable se situait la langue : le puquina, qui dans le cas des Chipayas, bien qu'émaillée d'expressions d'aymara et d'espagnol, conserve encore une grande pureté linguistique.

VI. LA COMMUNAUTE (2)

La structure communautaire des Chipayas n'est pas fondamentalement différente de celle des communautés aymaras voisines. Comme celles-ci, Chipaya est divisé en deux moitiés, les ayllus Aransaya et Manansaya. Chacun de ces ayllus peut être défini comme un ensemble de familles étendues contrôlant un territoire déterminé. Chaque ayllu, unité sociale et territoriale, est indépendant de l'autre. Il a ses propres autorités politiques, ses fêtes et ses saints patrons, ses terrains de culture et ses zones de pâturage. Enfin, dans chacun de ces ayllus, la préférence est à l'endogamie. Ce type d'organisation, autrefois généralisé dans les Andes, définit une société dualiste, où les relations entre les deux moitiés sont caractérisées par des formes de compétition et de rivalité qui, voici quelques décennies seulement, se manifestaient par des combats violents entre les deux ayllus. Aujourd'hui, elles ne s'expriment plus que de manière symbolique lors des rites et des fêtes.

Le système dualiste se manifeste dans l'espace, dans le village et dans l'ensemble du territoire. Celui-ci est en effet divisé par une ligne orientée nord-sud, qui passe par le centre du village et sépare les deux ayllus : Manansaya à l'est et Aransaya à l'ouest. Dans le village, que l'on peut définir comme le centre cérémoniel et administratif de la communauté, la population occupe le secteur qui correspond à sa moitié. Les familles étendues occupent également plusieurs petits hameaux disséminés sur tout le territoire, utilisés pendant tout le cycle agricole pour surveiller les troupeaux et les parcelles cultivées.

Depuis une trentaine d'années un troisième ayllu, Aymaravi, s'est constitué à l'est du territoire chipaya, dans un secteur très sableux où les cultures se font entre des dunes qui, poussées par le vent, rendent obligatoire un déplacement permanent des parcelles.

Les communautés indigènes sont une création coloniale qui résulte généralement de la politique des "reducciones" pratiquée sur une vaste échelle à partir des années 1570 et qui tend à concentrer les autochtones dans des villages de type espagnol à des fins à la fois économiques et religieuses.

La communauté Chipaya a été formée à cette époque-là. "Leur organisation intègre un certain nombre d'éléments européens (culte des saints, confréries, ouverture sur le marché), mais selon une logique fondamentalement andine (rassemblement en ayllus à l'intérieur du système dualiste, entraide communautaire, liens de parenté)" /4/.

(2) Nous remercions ici Gilles Rivière de sa collaboration pour cette partie.

Rejetés vers le territoire qu'ils occupent encore aujourd'hui, les Chipayas ont survécu en pratiquant tout d'abord la pêche et la chasse des animaux aquatiques dans le lac Coipasa, puis en adoptant -aux XVIIIe et XIXe siècles- l'élevage des lamas, des moutons et des porcs. Puis ils ont adopté l'agriculture, essentiellement celle de la pomme de terre et surtout de la quinoa (*chenopodium quinoa*), sorte de graminée poussant au-dessus de 3 000 mètres.

Pour les Chipayas, l'agriculture constitua un véritable défi en raison du taux de salinité qui rend les sols quasiment stériles. C'est seulement grâce à des techniques d'irrigation complexes, rendues possibles par la rivière Lauca qui traverse leur territoire, que les Chipayas peuvent laver la couche de sel et préparer des parcelles, plus ou moins étendues et peu productives qui sont utilisées, alternativement, pour un seul cycle agricole. Les techniques de production, fait assez exceptionnel aujourd'hui sur les hauts plateaux boliviens, sont collectives à Chipaya. Elles sont pratiquées par l'ensemble de la communauté ou, plus exactement, par les deux moitiés qui la composent.

Que ce soit à cause du froid, du vent, du sel ou du sable, on constate donc l'extrême fragilité de l'économie chipaya. Conditions précaires d'un groupe dont la population augmente alors que le territoire qu'il habite s'appauvrit de plus en plus. Si jusqu'à maintenant la solidarité communautaire et une culture originale ont permis l'adaptation et la survie des Chipayas, on peut craindre pour leur avenir. La contradiction entre la capacité productive du sol et l'augmentation de la population place ce groupe dans une situation difficile qui risque de n'être résolue que par l'émigration, synonyme de métissage, d'acculturation et finalement de la disparition du groupe.

VII. CONCLUSION

Les Chipayas, descendants des anciens Urus, réfugiés dans des régions inhospitalières et peu accessibles ont pu préserver leur patrimoine génétique et une culture qui, si elle ne peut être considérée comme un vestige, conserve des éléments anciens, disparus parfois depuis longtemps dans d'autres populations andines voisines.

Par une défense incessante contre un milieu hostile, tant physique que social, depuis des temps immémoriaux, les Chipayas ont maintenu leur identité et ont su s'adapter de manière très originale pour assurer leur survie. En particulier, ils ont gardé leur langue ancestrale, ont pratiqué l'endogamie et ont conservé les traditions symboliques du monde andin, avec des influences occidentales insérées dans le système dualiste commun à d'autres peuples andins.

Les Chipayas constituent bien une sous-population, mais leur étude dépasse de loin les domaines démographiques ou anthropologiques. Actuellement ce sont des paysans pauvres, économiquement marginalisés et socialement méprisés depuis longtemps par les différents peuples qui les ont refoulés.

Peuple d'agriculteurs lacustres, leur vie dépend beaucoup des variations du climat et des forces de la nature.

Les problèmes théoriques qu'implique leur mode de vie sont importants, mais les problèmes réels qui se dégagent de leur lutte pour survivre et leur droit à une existence digne, sont plus importants encore.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- /1/ LA BARRE (Weston) : "The Uru of the rio Desaguadero". American Anthropologist, octobre-décembre 1941, p. 493.
- /2/ WACHTEL (Nathan) : "Le système d'irrigation des Chipayas". Anthropologie des populations andines. Les Colloques de l'INSERM, août 1976, Vol. 63, pp. 87-116.
- /3/ Définition et analyse biologique des populations amérindiennes; Etude de leur environnement. CNRS, RCP n° 67, Directeur J. RUFFIE, Editeur J.C. QUILICI, Toulouse, 1975
- /4/ WACHTEL (Nathan) : "Le problème uru". Annales ESC, 33e année, Nos 5-6, septembre-décembre 1978, pp. 1127-1159.
- /5/ METRAUX (Alfred) : "Les Indiens Uru-Chipaya de Carangas". Journal de la Société des Américanistes. XXVII, 1935, pp. 111-128 et 325-415 ; XXVIII, 1936, pp. 155-207 et 337-394
- /6/ VELLARD (Jehan-Albert) : "Etudes sur le lac Titicaca, première partie : les Ourous Chipayas" Travaux de l'Institut Français d'études andines, VI, Paris-Lima, 1957-1958, pp. 56-94.
- /7/ SUAREZ MORALES (O.), BRODER (B.) et LOAYZA (A.) "Antígenos de grupos sanguíneos en indios Chipayas de Bolivia", Anales de la Academia Nacional de Ciencias. Cuaderno n° 2, La Paz, 1964.
- /8/ QUILICI (J.C.), RUFFIE (J.) et MARTY (Y.) : "Hémotypologie d'un groupe paléo-amérindien des Andes : les Chipaya". Dans : Définition et analyse biologique des populations amérindiennes, op. cit.